

MUSSOLINI Y HITLER, ¿NUEVOS AUGUSTOS?
EN TORNO AL BIMILENARIO DEL NACIMIENTO
DE AUGUSTO, 1933-1938

Mussolini et Hitler, nouveaux Auguste ? Autour du bimillénaire de la naissance d'Auguste, 1933-1938

Johann Chapoutot
Université Paris-Sorbonne
johann.chapoutot@paris-sorbonne.fr

Fecha recepción 29.10.2016 / Fecha aceptación 11.11.2016

Résumé

En plein cœur du XX^{ème} siècle et au centre de l'Europe, deux régimes vantant leur propre modernité se réfèrent ouvertement au précédent impérial romain, et à la figure d'Auguste. Quel peut-être le sens de cette référence ? Et quelle différence peut-on constater entre l'usage fasciste italien et l'usage nazi de l'antiquité romaine ?

Mots-clés

Empire Romain, Civilisation Occidentale, fascisme, usages de l'histoire, propagande politique.

Resumen

A mediados del siglo XX y en el centro de Europa, dos regímenes que presumen de su propia modernidad se refieren abiertamente al precedente imperial romano y a la figura de Augusto. ¿Qué sentido puede tener esta referencia? Y ¿qué diferencia puede encontrarse entre el uso fascista italiano y el uso nazi de la antigüedad romana?

Palabras clave

Imperio romano, civilización occidental, fascismo, uso de la Historia, propaganda política.

1. Le fascisme italien et la référence romaine

« Le fascisme n'écrit pas l'histoire, il la fait », avait coutume de dire Mussolini, l'homme d'action qui se voulait intellectuel, et vice versa. Pour pouvoir la faire, cependant, le Duce n'hésita pas à l'écrire à sa manière. Son texte le plus grandiose fut sans doute le palimpseste de la ville de Rome, cette *Urbs* dont, depuis 1929, les vestiges romains sont inlassablement excavés et mis en scène, sinon en valeur. En 1930 est inaugurée la *via dell'Impero* (actuelle *Via dei fori imperiali*) : cette avenue, qui longe le forum républicain et les fora impériaux, relie le Colisée à la Piazza Venezia, cœur battant de la Rome fasciste, car c'est là, au pied du capitole, que le Duce réside, travaille et harangue les foules, du haut du Palazzo Venezia. L'« avenue de l'Empire » fait donc le lien, topographique et physique, entre la Rome antique et l'Italie fasciste, qui se veut la renaissance d'un passé glorieux¹.

Les travaux se poursuivent : en 1934, le quartier qui entoure le Mausolée d'Auguste est livré aux démolisseurs, Mussolini en tête, qui vient arracher les premières tuiles et donner les coups de pioche inauguraux². Pendant ce temps, des archéologues et des architectes travaillent à la mise en valeur de l'*Ara pacis* augustéenne.

Cette prédilection pour Octave Auguste trouve son expression majeure en 1937 : à l'initiative de Giulio Giglioli, archéologue spécialiste de Rome, Mussolini commande une exposition pour célébrer le bimillénaire de la naissance d'Auguste en 63 avant notre ère.

Le Duce l'inaugure le 27 septembre 1937 dans un Palais des Expositions, rue Nationale, qui, précédemment, a abrité l'« exposition sur la révolution fasciste » (*Mostra della Rivoluzione Fascista*), inaugurée en 1932 pour le dixième anniversaire de la « marche sur Rome ».

Pour l'occasion, le palais a été doté d'une nouvelle façade : inspirée de l'Arc de Constantin (bien postérieur, donc, à Auguste !), cette façade monumentale se compose de trois arches arborant les mots « Rex » et « Dux », en l'honneur de Victor-Emmanuel III et de Mussolini, ainsi que de nombreux extraits d'auteurs latins. Sur des milliers de mètres carrés et en vingt-cinq salles, la *Mostra Augustea della Romanità* (« Exposition augustéenne de la Romanité »)

1. R. Visser, « Fascist doctrine and the cult of the romanità », *Journal of Contemporary History*, 7, 1992.

2. A. Cederna, *Mussolini urbanista. La sventramento di Roma negli anni del consenso*, Bari, 1979.

rend non seulement hommage au premier Empereur, mais à toute l'histoire romaine, de Romulus jusqu'à la christianisation de l'Empire³.

Pédagogique à souhait, elle présente de nombreuses cartes, citations, mais aussi maquettes, modèles et artefacts divers : un imposant soc, qui rappelle la fondation de Rome, une maquette de la ville, des engins de guerre en miniature, etc... Cette scénarisation de l'artefact rappelle l'exposition archéologique qui, en 1911, avait commémoré, dans les Thermes de Dioclétien, le cinquantième anniversaire de l'unification italienne : moulages et modèles y avaient obtenu un franc succès, et la méthode, reconduite en 1937, allait également constituer les collections du *Museo della Civiltà Romana*, édifié dans le quartier de l'EUR pour l'exposition universelle de Rome prévue en 1942, aujourd'hui encore apprécié pour ses copies et pour sa maquette de Rome sous Constantin.

A l'occasion du bimillénaire de la naissance d'Auguste, c'est donc Rome tout entière, à travers la totalité son histoire ancienne et contemporaine, qui est honorée : puissance conquérante et civilisatrice, pourvoyeuse de prospérité et de paix, l'Empire romain trouve sa consécration contemporaine sous la forme de l'Italie fasciste, comme le proclame la dernière galerie, intitulée « L'immortalité de l'idée romaine. La renaissance de l'Empire dans l'Italie fasciste ».

En 1937, en effet, l'Italie est à nouveau un Empire : celui-ci a été proclamé le 9 mai 1936, Piazza Venezia, par Benito Mussolini qui annonçait officiellement au peuple italien la victoire des armes péninsulaires contre l'Ethiopie du Négus. Le Duce célébrait, dans son discours, un « Empire de paix, car l'Italie veut la paix pour elle-même et pour tous et ne se décide à la guerre que lorsqu'elle y est forcée par des nécessités vitales, immédiates et pressantes », un « Empire de civilisation et d'humanité pour toutes les populations d'Ethiopie. C'est là la tradition de Rome qui, après avoir triomphé, associait les peuples vaincus à ses destinées ». La péroraison est célèbre : « Le peuple italien a créé l'Empire avec son sang. Il le fécondera par son travail ou le défendra par ses armes. Dans cette certitude suprême, levez haut, légionnaires, vos fanions, vos armes et vos cœurs pour saluer, après quinze siècles, la résurrection de l'Empire sur les collines sacrées de Rome ».

L'exposition de 1937-1938 n'est donc pas de l'art pour l'art : Rome est célébrée moins pour son passé que pour le présent et l'avenir de l'Italie fasciste. Une inscription, à l'entrée des galeries, exhorte les Italiens à « faire en sorte que la gloire du passé soit éclipsée par la gloire de l'avenir ». Le passé est présent comme un potentiel à réactualiser, et comme une source d'émulation.

L'analogie entre Mussolini et Octave Auguste est par ailleurs trop tentante pour les thuriféraires du Duce : Octave a mis fin à des guerres civiles incessantes, à la division dans la cité, en créant un nouveau régime qui est venu renforcer l'Etat et son autorité, tout comme Mussolini en 1922. Il a créé l'Empire, le Duce l'a ressuscité. Enfin, Auguste a... ouvert la voie au christianisme ! Le diable (Dieu, en l'espèce) se logeant dans les détails, un élément de la salle consacrée à Auguste attirait l'attention du public : une croix portant l'extrait de l'Evangile

3. M. Cagnetta, "Il mito di Augusto e la 'rivoluzione' fascista", in *Matrici culturali del fascismo*, Bari, 1977, 153-184.

de Luc qui mentionne le règne de « César Auguste ». L'avant-dernière galerie, consacrée à Constantin et à la christianisation de l'Empire, compare implicitement l'édit de Milan aux accords de Latran de 1929. Jésus est né sous Auguste, et c'est le Duce qui a rendu l'Italie au catholicisme, par des accords signés avec Pie XI qui ont mis fin à la « question romaine » et au *non expedit* furibond de la politique pontificale, retranchée derrière les murs du Vatican depuis 1871. Nouvel Auguste, Mussolini a réconcilié l'Italie avec elle-même, en mettant fin au petit schisme hérité du *Risorgimento*.

Le 23 septembre 1938, pour clore l'année augustéenne, Mussolini inaugure le pavillon qui abrite l'*Ara Pacis*, l'autel de la paix, patiemment reconstitué et réhabilité par historiens de l'art et archéologues. Le Duce se rend également solennellement à la clôture de l'exposition augustéenne en novembre.

2. Le nazisme allemand et sa mythologie raciale-identitaire

Entre-temps, Adolf Hitler a effectué une visite officielle à Rome, en mai 1938. Le Führer a lui aussi visité la *Mostra Augustea*. Mécontent d'avoir dû mener la première visite au pas de charge, il a demandé à y retourner, de même qu'il a pris tout son temps pour voir et revoir certains sites et monuments de la Ville Eternelle. De l'autre côté des Alpes, en effet, les coryphées du nazisme font eux aussi d'Hitler un nouvel Auguste. Propagandistes médiocres ou savants reconnus n'ont aucun mal à développer l'analogie : Hitler a aboli une République de guerre civile (Weimar) pour créer un Empire (le IIIème Reich). Comme Auguste, Hitler a instauré une dictature de la vertu, en rétablissant dans ses droits le *mos majorum* des ancêtres germaniques. C'est ce que rappelle, dans une biographie consacrée au *Kaiser Augustus*⁴, le grand antiquisant Helmut Berve dès 1934 : Auguste y est très classiquement présenté comme le grand homme suscité par la providence pour venir tirer Rome et son Etat du chaos : par sa valeur, sa force de caractère, son charisme et la juste inspiration qu'il tire des ancêtres, l'homme providentiel vient relever l'Etat et la cité en en saisissant de mâle main le timon. Animé par « un instinct de vieux romain⁵ », pensant « en termes de traditions », c'est-à-dire « de manière plus romaine⁶ » que César, il ne commet pas l'erreur de vouloir rétablir la monarchie, mais, habilement, conduit le Sénat à se dessaisir lui-même de ses pouvoirs au profit du Princeps. La République est de facto abolie, même s'il « n'en nie pas complètement les formes et les traditions⁷ ». Le parallèle avec les événements de mars 1933 est frappant : en conduisant le Reichstag à voter une loi d'habilitation législative, Hitler n'a jamais formellement aboli la République de Weimar. Ce parallèle n'est jamais explicite⁸, mais il est évident pour tout lecteur de 1934. Un homme providentiel qui met fin aux troubles civils en réformant l'Etat

4. H. Berve, *Kaiser Augustus*, Leipzig, Insel-Verlag, 1934; Voir également H. Volkmann "Der Prinzipat des Augustus", *Neue Jahrbücher für Antike und Deutsche Bildung*, 1938, I, 16-30.

5. H. Berve, *Kaiser Augustus*, *op. cit.*, 31.

6. H. Berve, *Kaiser Augustus*, *op. cit.*, 31.

7. H. Berve, *Kaiser Augustus*, *op. cit.*, 33.

8. Une seule référence est faite à l'Allemagne contemporaine, p. 62.

de manière autoritaire, qui renoue avec les traditions des ancêtres en rendant le peuple à son identité et à son essence évoque immanquablement le nouvel Auguste : « L'histoire ne produit que fort peu d'hommes qui ont su créer des formes étatiques aussi durables que lui. Elle en produit encore moins qui savent, en sus de cette nouvelle forme politique enraciner dans un peuple divisé, menacé de dissolution, un esprit qui en fait à nouveau une communauté vivante. Parmi eux, parmi ce petit nombre, il y a la figure impériale d'Auguste, sereine, claire et grande⁹ ». Quoi de plus durable que ce « Reich de mille ans » promis par les nazis ? En outre, comme Auguste, les nazis ne prétendent pas innover et créer un « homme nouveau » ou une nouvelle culture. Il s'agit de régénérer l'Allemagne en la rendant à son identité première et originelle. De même, Auguste se fonde sur « les traditions des pères¹⁰ », relève les autels, rétablit les cultes en déshérence¹¹ et exalte le *mos maiorum*¹². Son goût pour la Grèce et la culture grecque n'est pas contradictoire avec ce projet de résurrection de la romanité originelle, bien au contraire, car Auguste sait que Grecs et Romains appartiennent à la même « race » : « La force de la culture hellénique ne transforme pas ceux qu'elle saisit profondément en petits Grecs (*Graeculi*), mais les conduit au contraire à prendre conscience de leur propre race, et à la développer. Sous son influence, le Romain devient quelqu'un qui sait ce qu'est la romanité. Il y puise la force d'affronter la dégénérescence du temps pour redevenir pleinement romain¹³ ». Pour qui est familier des débats autour du latin, du grec et de la culture antique sous le IIIème Reich, l'allusion est transparente. Spécialiste de la Grèce, Helmut Berve rappelle ici que l'avènement d'une Allemagne régénérée ne peut faire l'économie d'un détour par l'antiquité gréco-romaine, les Grecs et les Romains ayant été des Germains de bonne race¹⁴.

Glissant rapidement sur les échecs d'Auguste, notamment sur la terrible défaite de Varus en Germanie¹⁵, Berve insiste sur l'affrontement Orient-Occident : « Dans ce grand combat décisif, il en allait de bien plus que de savoir qui des deux rivaux Antoine ou Octave allait rafler la couronne de laurier. Dans cette guerre, où l'ouest latin avait enfin pris conscience de lui-même face à l'Est grec à nouveau fortement orientalisé, dans cette lutte de portée historique véritablement mondiale entre deux groupes humains, le nouveau César devient pleinement un homme de pouvoir ambitieux et, bien plus, le représentant de la romanité¹⁶ ».

9. H. Berve, *Kaiser Augustus*, op. cit., 76-77.

10. H. Berve, *Kaiser Augustus*, op. cit., 23.

11. H. Berve, *Kaiser Augustus*, op. cit., 64.

12. Sur ce thème, cf. également

H. Volkmann, "Mos maiorum als Grundzug des augusteischen Prinzipats", in H. Berve (dir.), *Das Neue Bild der Antike. II - Rom*, Leipzig, 1942, 246-264.

E. Burck, "Altrömische Werte in der augusteischen Literatur", in H. Oppermann (dir.), *Probleme der augusteischen Erneuerung*, Auf dem Wege zum nationalpolitischen Gymnasium - Reichsfachbearbeiter für alte Sprachen im NSLB, Heft 6, Frankfurt-am-Main, 1938, 28-60.

13. H. Berve, *Kaiser Augustus*, op. cit., 23.

14. Cf. J. Chapoutot, *Le nazisme et l'antiquité*, Paris, 2008, rééd. 2012. Traduction en espagnol, Madrid, 2012.

15. H. Berve, *Kaiser Augustus*, op. cit., 55.

16. H. Berve, *Kaiser Augustus*, op. cit., 27.

Plus explicite est Paul Strack, professeur d'histoire ancienne à l'Université de Kiel, pour qui Auguste a « préservé la culture occidentale indogermanique contre le violent assaut des forces orientales, issues d'un hellénisme dégénéré¹⁷ ». Hitler protège l'Allemagne contre les Juifs et le bolchévisme, tous périls venus de l'Est et de l'Orient. Auguste, quant à lui, avait arrêté l'Égypte lagide et Antoine lors de la bataille d'Actium, en 31 avant notre ère.

Hitler ne cache pas son enthousiasme pour la Rome antique. Il la copie en demandant à ses architectes, dont Albert Speer, d'ériger des édifices qui s'inspirent directement de bâtiments romains. La *Germania* dont il rêve devra être couverte de colonnades, d'arcs de triomphe et être dominée par une *Volkshalle* démesurée dont la façade et la coupole seront inspirés du Panthéon dit d'Agrippa. Archéologue réputé, professeur à l'Université de Berlin, Gerhart Rodenwaldt, qui se suicidera avec son épouse fin avril 1945, loue « l'architecture d'État romaine » et celui qui, selon la *Vita Augusti* de Suétone, avait transformé une ville de briques en une ville de marbre par un parallèle entre l'œuvre d'Auguste et celle du Führer : « Les édifices du temps présent évoquent dans leur composition, dans leur planification et leurs volumes l'architecture d'État romaine. Dans les grands projets qui doivent redessiner la capitale du Reich *pro maiestate imperii*, nous retrouvons le croisement des axes, l'intensité de l'orientation, la coordination des rues, des places et des espaces intérieurs monumentaux [...]. Nous ressemblons aussi aux Romains en ce que nous nous confrontons à nouveau avec les principes et les fondements de l'architecture monumentale européenne¹⁸ ».

Hitler succède à Auguste en inscrivant le Reich dans la grande lignée des Empires occidentaux qui sont apparus depuis les Césars. Cette filiation ne pose aucun problème au Führer, au contraire : pour lui, comme l'enseigne la science nazie de la race, les Romains étaient, à l'origine, des Germains qui, émigrés de leur nord natal, sont venus coloniser et civiliser le sud méditerranéen. Malheureusement, les Romains se sont mélangés et ont dégénéré. Les fascistes contemporains, quant à eux, constituent un noyau germanique préservé appelé à régénérer la péninsule. Volontiers phrénologue à ses heures, Hitler a bien observé Mussolini et a conclu que son profil était bien celui d'un César, donc d'un Germain : le fascisme est bel et bien un projet de renaissance impériale par la régénération raciale.

Cette communauté de race permet un bon voisinage entre les deux cousins germains. Les impérialismes romain et germanique ne vont pas se contrarier en se heurtant, mais coopérer grâce à un juste partage des zones d'influence et de conquête. C'est ce que déclare Hitler lors de son voyage à Rome le 7 mai 1938 :

« Maintenant que nous sommes devenus voisins immédiats¹⁹ [...], nous désirons tous deux reconnaître cette frontière naturelle que la Providence et l'histoire ont clairement tracée entre nos deux peuples. Cette frontière rendra possible le bonheur d'une coopération

17. P.L. Strack, "Der augusteische Staat", in H. Oppermann *et al.*, *Probleme der augusteischen Erneuerung*, Francfort, 1938, 5.

18. G. Rodenwaldt, "Römische Staatsarchitektur", in H. Berve (dir.), *Das Neue Bild... op. cit.*, 356-378.

19. Depuis l'Anschluss et l'incorporation de l'Autriche au Reich, en mars 1938, l'Allemagne nazie et l'Italie fasciste ont une frontière commune, ce à quoi Mussolini, s'était opposé en 1934, à une époque où il considérait une méfiance antipathique le régime nazi.

permanente et pacifique affermie par la séparation nette et définitive de nos espaces vitaux [...]. C'est ma volonté inébranlable et ma volonté testamentaire au peuple allemand que cette frontière des Alpes, élevée entre nous par la nature, soit considérée pour toujours comme inviolable ».

Hitler est rarement sincère quand il parle de frontières. A Rome, il l'est : le sud et la Méditerranée reviennent, par droit d'histoire et de race, à l'Italie, libre de reconstituer son *Imperium* autour de sa *Mare nostrum*. Quant à l'Allemagne, elle ne s'intéresse, pour les mêmes raisons, qu'à l'Est de l'Europe.

C'est en cette année du bimillénaire que, entre expositions, vestiges et parades militaires, les deux Auguste de 1938 se sont partagé le monde. C'est en raison de la défaillance de Mussolini, tenu en échec en Grèce alors qu'il tentait de reconstituer l'Empire romain, qu'Hitler est intervenu en avril 1941 dans les Balkans et en Méditerranée, perdant ainsi de précieux mois pour son Actium à lui : l'opération Barbarossa, l'assaut contre l'URSS et la conquête d'un Très Grand Reich à l'Est.

Conclusion

Tout contemporain habite une époque modelée par les siècles et la légende des siècles. Les régimes nouveaux, qui s'affirment révolutionnaires et qui s'imposent en Italie en 1922 et en Allemagne en 1933, se veulent incomparables et inclassables. Leurs opposants les affublent dès les années 1920 d'un qualificatif, « totalitaire », qui doit compléter les anciennes taxinomies, rendues obsolètes, d'Aristote et de Montesquieu. De fait, ces régimes ne se reconnaissent de parenté ou de filiation qu'antique et prestigieuse. Par droit de continuité historique et d'hérité territoriale, les fascistes invoquent la Rome impériale, celle qui, par les armes des légions et les mots du pouvoir et du droit, conquiert l'oecumène et civilise le monde à sa mesure, celle de la civitas par excellence qu'est l'Urbs. Ainsi, les projets ambitieux, voire mégalomaniques, du Fascisme s'inscrivent dans une suite qui les légitime. De manière plus surprenante, les nazis se réclament aussi de Rome, ainsi que de la Grèce antique. L'ascendance et la continuité territoriale eussent dicté une référence plus germanique, mais celle-ci était, moins que prestigieuse, presque infamante. Il fallait ainsi opérer un coup de force narratif et imposer l'idée, déjà présente chez les savants européens depuis le XIX^{ème} siècle, que les Grecs et les Romains étaient des Germains émigrés de leur nord natal et installés, en colons civilisateurs, dans le sud méditerranéen. Sur ce fondement racial, l'entente avec l'Italie fasciste se trouvait légitimée, le fascisme étant perçu comme la saine réaction de l'élite raciale nordique romaine contre le mélange des sangs et la décadence. Tout se précipite autour des commémorations du bimillénaire de la naissance d'Auguste, en 1938 : le rapprochement entre Allemagne et Italie, entamé au lendemain des sanctions de la SDN contre l'invasion de l'Ethiopie en 1935-1936, se précise en 1937, lors du voyage de Mussolini à Berlin, avant d'être spectaculairement scellé lors de la visite d'Hitler à Rome en 1938. Sous les auspices d'Auguste, héros germanique blond aux yeux bleus et restaurateur de la romanité, l'Allemagne peut annexer l'Autriche sans protestation italienne et les deux empires, celui de la mer et celui de la terre, peuvent se partager le monde et communier dans une vision biologique et raciale du monde et de l'histoire

que, en cette année 1938 également, l'Italie fasciste adopte sans nuances avec la promulgation de ses lois antisémites. Après tout, enseignent les historiens nazis, l'Empire romain avait bien été défait et dissous par les Juifs.